



ANGELA BEHELLE

LA
FILLE DU
square

Quand on porte
sur le visage ses blessures
les plus secrètes,
peut-on encore
croire à l'amour ?

LA FILLE DU *square*

« J'ai beaucoup aimé cette lecture,
c'est frais, drôle et touchant.

Les personnages sont vrais et attachants. »

Colyne, @the_secret_of_a_book

Abigaëlle a vingt-six ans, une magnifique chevelure rousse, un passionnant métier de scénariste et... une cicatrice. Une fine ligne blanche le long de sa joue droite. Un souvenir de l'accident de voiture qui a transformé sa vie à jamais. Comment être une jeune femme à part entière, vive, enjouée, amoureuse, quand on porte sa souffrance sur son visage ?

La beauté, c'est le quotidien d'Erwan. Ses journées consistent à photographier les plus belles femmes de Paris, et souvent du monde, pour les plus prestigieux magazines. Pourtant, cette jeune femme, assise seule sur son banc, le fascine. Est-ce la façon dont elle est plongée dans son travail ? Cette chevelure flamboyante qui dissimule toute une partie de son visage, comme pour accentuer son mystère ? Ou la vitesse à laquelle elle détourne les yeux quand elle surprend son regard sur elle ?

Bien vite, elle l'obsède. Il doit la rencontrer et percer le secret de la fille du square...

Originaire du Pas-de-Calais, Angela Behelle poursuit des études de droit à Lille et réside actuellement dans l'Yonne. Elle est une figure incontournable de la romance francophone, notamment avec la saga La Société, vendue à 50 000 exemplaires.



LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« J'ai beaucoup aimé cette lecture, c'est frais, drôle et touchant. La plume d'Angela Behelle est simple mais tellement efficace. Les personnages sont vrais et attachants. » Colyne, @the_secret_of_a_book

« Les thèmes abordés sont amenés avec finesse et beaucoup de goût. Et le message qui en ressort est d'autant plus important : se fier aux apparences, au physique, ne mène pas toujours au bonheur. Le naturel, lui, si. » Justine, du blog *Lire une passion*

« Un joli coup de cœur pour cette romance toute en douceur qui va vous dévoiler un amour unique ! » Mélody, du blog *By Meli Melo*

« Avec ce livre je découvre la plume d'Angela Behelle et je dois dire que son style m'a charmée, c'est une très jolie découverte, c'est fort et tendre, telle une douceur dont on ne pourrait plus se passer. Un texte empli d'espoir et de bienveillance qui ne laissera personne indifférent. » June, du blog *Mille et une pages*

« Une histoire d'amour pleine de douceur et de pudeur. (...) J'ai adoré cette histoire et le style d'Angela Behelle est très agréable à lire. Vivement le prochain... » Sarah, du blog *La Fureur de Lire*

« Je n'ai pas lâché ma lecture et j'ai passé un agréable moment. L'auteure a su faire passer les émotions de ses personnages à travers son histoire. » Maryline, du blog *Hellobeautymag*

« Petit à petit, les personnages se dévoilent, la romance naît et le lecteur se retrouve embarqué dans un tourbillon de tendresse. J'ai même versé ma petite larme tant cette histoire m'a touchée. » Audrey, du blog *Lire ses Rêves*

« Une histoire d'amour, simple... Il y a de la tendresse, du plaisir, de la joie, de la passion et de l'envie. » Belinda, du blog *The Small World of Belly*

« Ce livre m'a beaucoup plu. (...) La beauté naturelle ainsi que celle du cœur est mise en avant durant tout le roman. » Magali, du blog *Bibliothèque pour les filles*

Pour en savoir plus sur les Lectrices Diva romance,
rendez-vous sur la page
www.editionsdivaromance.fr/lectrices-diva-romance

LA FILLE
DU SQUARE

© Diva Romance, une marque des éditions Leduc.s, 2019
29 boulevard Raspail
75007 Paris – France
www.editionsdivaromance.fr

ISBN : 978-2-36812-335-5
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous
sur Facebook (EditionsDivaRomance),
sur Twitter (@EditionsDiva) et
sur Instagram (@EditionsDivaRomance) !

Angela Behelle

LA FILLE DU SQUARE

ROMAN



« Aimer, ce n'est pas se regarder l'un l'autre,
c'est regarder ensemble dans la même direction. »

Antoine de Saint-Exupéry, *Terre des hommes*.

1

JEUDI 12 OCTOBRE

Erwan

J'arrive devant l'agence immobilière où j'ai rendez-vous à 17 heures avec Bertrand Poitevin, son directeur. L'annonce dont il m'a parlé au téléphone est encore affichée. Pour être certain d'avoir bien entendu ses propos et de ne pas me tromper, je la relis avec attention.

3^e arrondissement – Proximité République.

À louer sur belle cour pavée, au RDC d'un immeuble ancien, local à usage commercial de 82 m² en excellent état. Composé d'un open space, d'un bureau fermé de 14 m² et d'un espace sanitaires équipé. Parquet et belle hauteur sous plafond, lumineux. Idéal galerie, show-room.

Possibilité de louer T2 au 1^{er} étage. 48 m². Entièrement refait à neuf. Parquet, moulures. Comprenant une petite entrée, une cuisine entièrement aménagée et équipée, électroménager neuf, un séjour, une chambre et une salle d'eau. WC indépendants.

Le droit au bail avoisine les 170 000 euros et le loyer mensuel du local commercial dépasse les 2 000. Les tarifs sont les tarifs, aussi bien ceux que j'applique que ceux que je subis. Et comme on dit, qui ne risque rien n'a rien. Il est temps de quitter la banlieue pour une adresse plus prestigieuse et cette annonce est très alléchante. L'open space et le bureau fermé conviendraient parfaitement pour le studio. Par ailleurs, on m'a laissé entendre une modération du loyer si je prenais le logement au premier sur la même durée. Ça rendrait possibles quelques travaux d'aménagement au rez-de-chaussée. Je demande à voir, d'autant que le quartier est pas mal. Le Marais d'un côté, République de l'autre, c'est central. Comme je suis en avance, je vais m'y balader un peu, histoire de me faire une opinion et d'avoir quelques arguments pour négocier.

Juste au bout de la rue, il y a un grand square. À cette époque de l'année et à cette heure-ci, il n'y a pas grand monde. Deux promeneuses y déambulent en bavardant entre elles. Un vieil homme s'est installé près du kiosque pour lire un journal. Je continue ma découverte le long du chemin qui serpente entre les massifs bordés de pelouse en direction d'un bassin où des canards disputent des bouts de pain aux autres oiseaux. Dans un coin à l'écart, une jeune femme est assise sur un banc. Emmitouffée dans un long manteau, et coiffée d'un béret, elle a l'air d'être là depuis un moment. Indifférente au monde qui l'entoure, elle pianote sur un

ordinateur portable posé sur ses genoux. J'ai rarement vu quelqu'un taper aussi vite et aussi longtemps sans marquer la moindre pause. On dirait que rien ne saurait la distraire de son occupation. Ses longs cheveux bouclés aux reflets flamboyant dans le soleil dissimulent en partie son visage. Cela suffit à exciter ma curiosité de photographe en quête d'images insolites. Or celle-là a tout pour me plaire, car il se dégage de cette fille si concentrée sur son travail un mystère que je ne m'explique pas. Discrètement, je m'approche d'elle. Avec un peu de chance, elle relèvera la tête avant que je sois obligé de partir à mon rendez-vous.

Abigaëlle

Il fait beau, mais pas super chaud. Et rester assise sur un banc n'arrange pas les choses. J'ai bien fait d'enfiler mon manteau d'hiver. À la guerre comme à la guerre, j'ai promis de rendre ce scénario pour la fin de la semaine prochaine, et j'y arriverai, quitte à me choper un rhume. Il doit bien y avoir un mouchoir dans le fond de mon sac. Pendant que j'y suis, je vais vérifier ma messagerie. Je réactive mon téléphone que j'avais mis en sourdine pour ne pas être distraite. Sur l'écran, un appel en absence.

Mince ! C'était Mamie.

La pause va durer plus longtemps que prévu.

— Allô ? ! fait joyeusement la voix de ma grand-mère quand elle décroche.

Une bouffée de bonheur.

— Bonjour, Mamie. J'ai raté ton appel, pardonne-moi.

— Bonjour, ma chérie. Ça ne fait rien, je savais que tu rappellerais quand tu pourrais.

Même si son ton est tout ce qu'il y a de plus normal, j'aime mieux vérifier que son appel n'est pas porteur d'une mauvaise nouvelle.

— C'est bon, je suis tout à toi. Comment vas-tu ?

— Très bien, merci et ton Papy aussi. Il t'embrasse très fort.

Autrement dit :

— Il est encore parti à la pêche, c'est ça ?

— Pierrot l'attendait sur le bateau à 5 heures, ce matin.

Ils sont incorrigibles.

— On ne change pas un marin breton, même à la retraite. Papy sans la mer, c'est juste impensable.

— Oh, je ne demande pas à ce qu'il change, se défend-elle. Pendant qu'il s'amuse à taquiner le poisson, je suis tranquille jusqu'à la marée suivante. Et toi, comment vas-tu ?

— Bien merci, hormis le fait que les travaux dans l'immeuble me rendent folle. La propriétaire fait transformer les chambres de bonnes en logements, et réaménager l'appartement à côté du mien. Ça cogne de partout. Pour travailler, c'est impossible. Par chance, il fait beau, alors j'ai trouvé refuge dans le square d'à côté avec mon ordinateur portable.

— C'est donc pour ça que j'entends des chants d'oiseaux.

— Leurs gazouillements me tiennent meilleure compagnie que les coups de marteaux et la musique à fond des ouvriers. Darwin n'ose même plus mettre une patte sur le balcon.

— Le pauvre minet !

— Ça ne l'empêche pas trop de dormir ni de manger, rassure-toi !

— Je ne suis pas inquiète pour lui.

— Ah... mince ! marmonné-je, en me recroquevillant.

— Que se passe-t-il ? s'alarme ma grand-mère.

— Rien, juste un drôle de type qui vient de s'asseoir sur le banc, en face de moi.

— Qu'entends-tu par « drôle de type » ? Un pervers ?

— Si je me demandais de qui je tiens mon imagination meurtrière, tu viens de me donner un indice, Mamie.

— Avec toi, je me méfie. « Un drôle de type »... Comment veux-tu que je devine ? me gronde-t-elle gentiment.

— C'est vrai, excuse-moi. Il n'est pas si bizarre que ça. Il est même très mignon, je dois dire. Et très présentable.

— En quoi te dérange-t-il dans ce cas ?

Ce qui me dérange, c'est sa façon insistante de regarder dans ma direction. Dans la mesure où nous sommes seuls dans ce coin du square, je me sens visée. Aussi séduisant soit-il, ce garçon me met mal à l'aise.

— Il se montre un peu trop attentif. Je n'aime pas ça, tu sais bien.

— Oui, ma chérie, je sais.

— Attends, je ferme mon sac et je rentre. De toute façon, ça caille et c'est bientôt l'heure de la sortie des classes. Avec l'école maternelle pas loin, ça va vite devenir aussi bruyant ici que chez moi.

— Abi, m'interrompt-elle. Il faut que je te parle. Sérieusement. C'est au sujet de ton père.

2

DIMANCHE 22 OCTOBRE

Abigaëlle

Pour certains, le remède contre les coups de blues ou antistress, c'est le chocolat, pour moi, ce sont les chips. Pas les aromatisées, non, les nature. Pas besoin qu'elles soient paysannes, à l'ancienne ou gondolées. Celles toutes simples, de base, craquantes à souhait. Elles ne contiennent certainement pas autant de magnésium qu'un carré noir, mais chacun ses goûts, et les miens sont résolument salés. En l'occurrence, je compte me payer le maxi paquet. Darwin ne va pas apprécier de m'entendre grignoter devant la télé, mais je m'en fous. J'ai des circonstances atténuantes. Ce soir, plus encore que d'habitude.

Le dernier coup de fil de mes grands-parents m'a salement remuée. Jamais je n'ai entendu Mamie pleurer. Même dans les cas de tempête, elle a toujours tenu bon. Garder espoir,

ne pas s'apitoyer sur son sort, rester digne et forte, c'est elle qui m'a appris tout ça et, sans elle, j'ignore ce que je serais devenue après l'accident. Mais tout à l'heure, c'était bien du chagrin qui éraillait sa voix au téléphone. Et j'en suis responsable.

Moi et mon entêtement à ne pas vouloir pardonner à mon père.

Elle souhaitait nous réunir pour Noël. Mon ultime refus, il y a deux heures, était peut-être un peu trop virulent. Sans m'en rendre compte, j'ai épuisé sa résistance et atteint la limite.

« Tu n'as qu'un père, Abi, comme ton grand-père et moi n'avons qu'un fils. »

Ces mots qu'elle m'a dits sans colère mais avec tellement de tristesse résonnent encore dans mon crâne, ils s'égrènent en même temps que les notes du carillon à la porte du petit commerce dans lequel je pénètre.

— Bonsoir, mademoiselle Abigaëlle.

Je savais pouvoir compter sur cet accueil aimable. Medhi est assis derrière sa caisse. Il est ce qu'on appelle un épicier arabe, expliquant ainsi par économie de mots le fait que son échoppe soit ouverte vingt heures sur vingt-quatre et trois cent soixante-cinq jours par an. Medhi a une bonne cinquantaine d'années, une calvitie sur le haut du crâne, des sourcils épais, un regard tendre et un sourire qui l'est tout autant. Pour toutes les courses très encombrantes ou qui pèsent une tonne, je commande sur Internet et je me fais livrer. Pour quasiment tout le reste, c'est dans sa boutique providentielle que je m'approvisionne. Lorsqu'il me voit me diriger tout de go vers le rayon des biscuits apéro, Medhi devine que mon humeur n'est pas au beau fixe. Je le soupçonne d'ailleurs de commander des paquets format XXL spécialement pour moi.

— Hé, hé, bonsoir mademoiselle Abigaëlle !

En plein milieu de l'allée, je tombe nez à nez avec Karim, le fils de Medhi, son successeur en titre. Vingt-cinq ans aux dernières nouvelles, une musculature dont il n'est pas peu fier et un sempiternel sourire de tombeur rivé aux lèvres, Karim cherche à séduire toutes les filles qui passent à sa portée. Même moi. C'est dire s'il est peu regardant... ou plaisantin. J'opte plutôt pour cette seconde hypothèse. Quoi qu'il en soit, son sens inné du contact lui permet de se tenir au courant de tout ce qui se passe dans le quartier, et d'entretenir ainsi, à sa façon, la clientèle que son père s'est constituée au fil des ans. Son aîné deale les chips, lui, les infos, et avec eux, je me sens assez à l'aise.

— Bonsoir, Karim.

— Chips ?

Je hausse les épaules et j'esquisse une moue faussement coupable. Il s'écarte de ma route en me désignant la direction du rayon avec un geste digne d'un toréador.

— C'est par ici, belle demoiselle !

Toujours aussi théâtral, ce garçon.

J'exécute un pas chassé pour le contourner et me dirige vers le fond de la boutique quand je l'entends s'exclamer derrière moi.

— Erwan, mon pote ! Les Bretons sont de sortie, ce soir. Ça sent la pluie.

Je me retourne subrepticement pour le voir serrer la main d'un homme que sa blague fait sourire. Un frisson parcourt ma colonne vertébrale. Je reconnais ce type. C'est celui qui m'a chassée du square, l'autre jour, en s'asseyant sur le banc, en face de moi. Comme j'évite le plus souvent de regarder les gens, je ne suis pas spécialement du genre physionomiste, mais il m'aurait été difficile d'oublier un tel physique.

Cet Erwan correspond en de très nombreux points à l'idéal masculin dont je dresse le portrait dans les écrits que je me réserve.

Grand, athlétique, doté d'un charisme fou, il est tout bonnement superbe. Un léger duvet de barbe ombre son visage aux traits réguliers et le fait paraître plus âgé qu'il n'est en réalité. Par-dessus le marché, la pluie, qui a mouillé ses cheveux châtain ébouriffés, lui confère un aspect « sortie de douche » d'une sexytude époustouflante. Quant à son sourire, aussi large que spontané, il ferait fondre la banquise. Je me fige dans une seconde d'extase, jusqu'à ce qu'il tourne la tête vers moi. Son regard d'un bleu azur pétillant croise le mien, mais comme la première fois, je me sens soudain l'objet d'une attention dérangeante. Alors, j'embarque le plus gros paquet de chips que je trouve et fonce vers la caisse.

Erwan

Bon sang !

C'est elle ! La fille du square.

Le même long manteau gris, le même béret noir vissé en biais sur la tête, le même air de biche traquée et la même façon de fuir à mon approche. Je n'imaginai pas la retrouver ici.

— Il te faut quoi, ce soir ? m'interroge Karim qui me barre le passage dans le rayon.

Je n'en sais foutrement rien. J'ai emménagé dans le coin il y a presque trois semaines et, depuis, je vis au jour le jour,

au gré des approvisionnements que je fais dans cette épicerie située à deux rues de chez moi.

— Un truc à becqueter. Simple, rapide. J'ai du boulot.

— Toi aussi tu veux des chips ? plaisante-t-il en suivant mon regard rivé sur la belle inconnue qui s'est arrêtée à la caisse.

Des chips ?

Karim se moque de mon ahurissement tandis que la fille discute tout bas avec Medhi.

— Laisse tomber, me dit-il en me fourrant une barquette d'un plat préparé quelconque dans les mains.

Il continue de sourire, mais pas de la même façon.

— T'as aucune chance, ajoute-t-il comme si mon intention était des plus évidentes.

— De quoi tu parles ?

Il esquisse un petit signe de tête en direction de la fille et dans ses yeux, je lis comme une mise en garde qui m'oblige à me défendre.

— J'ai seulement l'impression de l'avoir déjà vue dans le quartier.

— C'est possible.

Dans la seconde qui suit, je me retrouve avec une bouteille de cidre sous le bras.

— C'est du brut de chez toi, rigole-t-il à nouveau.

En me voyant arriver vers la caisse, la fille se hâte de ranger son porte-monnaie. À son sac est attaché un porte-clés représentant un triskèle.

— Au revoir, Medhi, et merci, dit-elle, en me refusant son regard.

Sa voix est douce, presque un murmure.

— Au revoir, mademoiselle Abigaëlle, lui répond l'épicier avec une gentillesse à faire chavirer le cœur le plus endurci.

Un prénom à consonance celte, un triskèle... je commence à piger l'allusion de Karim à mon arrivée dans la boutique.

— À la prochaine, Abi, lui lance ce dernier depuis le rayon où il remet quelques bouteilles en place.

Elle tourne la tête pour lui répondre. Ce faisant, son visage se libère de la masse de cheveux bouclés qu'elle a ramenés sur le côté. Une longue et fine cicatrice que le froid humide de dehors a fait rosir descend le long de sa joue droite. En dehors de ce détail, ses traits parfaits la font ressembler à une de ces fragiles poupées de porcelaine que ma mère affectionne. Ses yeux sont d'un bleu gris comme le ciel de Bretagne après la tempête. Et si je ne m'abuse, ils brillent d'un éclat orageux quand elle s'aperçoit que je suis encore en train de la fixer. Je dois réagir.

— Bonsoir, me risqué-je, en mettant le plus de douceur possible dans ma voix.

Surprise par mon initiative, elle se fige un instant, m'offrant enfin l'occasion d'imprimer son image dans ma mémoire personnelle à défaut de celle de mon appareil photo. Tout comme l'autre jour, au square, elle semble hésiter, puis se ravise en récupérant, sur le comptoir, le paquet de chips qu'elle vient de payer. Juste avant de s'éloigner, elle me répond un « bonsoir » un peu timide, mais dénué de colère. C'est bête, mais ça me fait plaisir. J'avais peur de l'avoir blessée en la contemplant avec tant d'insistance. Le carillon accompagne sa sortie et il ne reste bientôt plus d'elle qu'un sillage parfumé à la rose. À en juger par la façon dont Medhi me dévisage, je dois avoir l'air très con. Je réagis aussitôt en posant la première question qui me vient à l'esprit.

— Il y a beaucoup de Bretons dans le coin ?

— Quelques-uns, répond l'épicier en comptabilisant mes achats.

Karim approche et prend appui contre le comptoir.

— Ça t'intéresse ?

Il semble avoir rangé son humeur en même temps que ses flacons sur les étagères. Son regard scrute le mien avec plus de prudence.

— Comme ça, on ne sait jamais. C'est toujours utile de se créer des contacts, surtout quand on vient de s'installer dans un quartier.

— C'est pas faux, approuve-t-il sous l'œil vigilant de son père.

Je sens qu'il ne dira rien de plus. Cette fille a trouvé en eux de précieux protecteurs. Avant qu'ils crachent le morceau à son sujet, il me faudra encore bien d'autres visites à l'épicerie. Karim retrouve son grand sourire quand je leur souhaite une bonne soirée.

— Si tu as besoin de quelque chose, n'hésite pas à me le demander, assure-t-il en me raccompagnant jusque sur le trottoir.

J'ai l'impression que sa démarche cache un truc. Il me tend une main qui se veut cordiale et profite de ce que je la serre pour me parler en face et sans risque qu'on nous écoute.

— Abi, c'est la petite protégée de mon père. Ne t'avise jamais de lui manquer de respect, tu ne passerais plus le seuil du magasin.

— Elle habite près d'ici ?

— Comme presque tous nos clients.

La demoiselle est donc une habituée de l'épicerie. J'en prends bonne note et le remercie. Il hoche la tête avant de la lever vers le ciel.

— Oh, putain ! J'avais raison. Vous autres, les Bretons, vous amenez la pluie.

Je n'ai plus qu'à courir jusque chez moi. Je me demande si la belle Abigaëlle a déjà eu le temps de se mettre à l'abri. Elle et son énorme paquet de chips.

3

SAMEDI 25 NOVEMBRE
(LE MATIN)

Abigaëlle

B adaboum !
Mes yeux quittent l'écran de mon ordinateur. Je n'ai pas besoin de mener une enquête pour savoir ce qui vient de se passer. Des livres gisent sur le sol tandis que, sur l'étagère, en face de moi, se trouve un gros chat gris dont la mine ne plaide pas coupable. Si je me fie à ma connaissance du félin qui me fixe sans ciller, je dois avoir quelque chose à me reprocher. Un coup d'œil sur l'horloge confirme mon intuition. Il est presque 9 heures : à croire que ce chat sait lire. Une pause s'impose, et ce n'est pas un mal.

Je m'étire en redressant le buste. Un élancement dans l'épaule droite me fait grimacer. Je quitte ma chaise en

pratiquant de petits mouvements d'assouplissement. Un autre bruit de chute, plus étouffé celui-là, retentit dans le salon silencieux. Mon colocataire velu vient de désertier le lieu de son forfait. Superbe d'indifférence, il contourne les ouvrages au pied de l'étagère et vient se frotter à mes jambes.

— Tu as une fâcheuse habitude, tu sais ?

Fâcheuse, mais efficace. Darwin a trouvé LE truc pour me faire réagir lorsque, concentrée sur mon texte, j'oublie que le monde réel existe. Il grimpe sur un meuble et, du bout de la patte, pousse tous les objets qui s'y trouvent pour les faire tomber sur le parquet. À cet effet, la bibliothèque est idéale. Elle contient tout un tas de bibelots aisément accessibles pour un funambule de son espèce.

Maooooooooooooooooooooo !

— Ce n'est pas la peine d'user de flatterie. J'ai compris.

Il me gratifie d'un ronronnement et pour un peu, je croirais le voir sourire. Mon imagination me joue des tours. C'est peut-être un des effets du miracle morning. J'ai récemment constaté que me lever à l'aube me réussissait. Travailler dans le square voisin a constitué un palliatif aux désagréments causés par les travaux, mais cela a fini par présenter deux inconvénients majeurs. Le premier était que la météo étonnamment clémente a viré brusquement à l'automne vers le 20. Le second, c'était prévisible comme une date sur le calendrier : les vacances scolaires de la Toussaint.

Le jardin tranquille durant la journée s'était transformé en paradis pour gamins, et donc en véritable enfer pour moi. Or, les ouvriers ne pointant leur nez qu'aux environs de 9 heures, je disposais de quatre heures de silence avant que ça ne commence à bricoler à l'étage du dessus. Je pouvais ensuite me consacrer à des corrections qui nécessitaient moins de concentration.

Les travaux sont enfin finis, mais, convaincue de l'efficacité de la méthode, je persiste à me coucher avec les poules et à me lever très tôt. Ce n'est pas du goût de Darwin, et il n'est pas question de déroger davantage à ses anciennes habitudes en prenant quelques libertés supplémentaires avec le timing. À croquettes moins cinq, il est sur le qui-vive, prêt à me faire remarquer le moindre retard.

Je secoue la tête, et bouge les épaules d'avant en arrière. Les courbatures se dissipent. En avant pour le petit déjeuner. La direction que j'emprunte laissant augurer une issue favorable à sa bruyante réclamation, Darwin me devance à la cuisine, s'arrête devant le placard et s'assoit, raide et digne, comme une statue de l'antique Égypte. Charité bien ordonnée, je commence par mettre en route mon café avant de céder à son injonction. Pendant que la cafetière crachouille, je sors deux bols du placard. Darwin abandonne sa posture hiératique pour se jeter comme un mort de faim sur celui que je suis en train de remplir à son intention. Je me demande comment se comportent les grands de ce monde dans l'intimité.

Sont-ils si voraces devant leurs croquettes et indifférents au travail qu'ils donnent à leur personnel ?

Car à cet instant précis, je ne doute pas d'être au service de ce despote qui se goinfre sans plus m'accorder une miette d'attention. Je réprime un soupir, et me verse un grand café dans lequel je plonge un sucre entier. En remuant ma petite cuillère, je retourne au salon. Comme chaque jour depuis que j'ai adopté ce nouveau rythme, je vais à la porte-fenêtre qui donne sur le balcon pour ausculter le ciel de Paris. Le soleil est à peine levé. Et quand je dis le soleil, c'est de la sémantique, car personne ne semble avoir eu l'idée d'activer l'interrupteur là-haut. La luminosité est si faible.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



La fille du square
Angela Behelle



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

